

Compte rendu

Ouvrage recensé :

PRADES, José A., *Persistance et métamorphose du sacré. Actualiser Durkheim et repenser la modernité*

par Camil Ménard

Laval théologique et philosophique, vol. 46, n° 1, 1990, p. 105-107.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/400515ar>

DOI: 10.7202/400515ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

a aussi cherché à répondre à ce vœu. On notera dans les interventions des sociologues F. X. Kaufmann (Bielefeld) et L. Voyé (Louvain-la-Neuve) que le principe de subsidiarité est en quelque sorte défini comme un instrument de contrôle d'une structuration hiérarchique de la société. Nous en concluons que si le principe de subsidiarité peut être appliqué à l'Église dans sa dimension sociale, c'est d'abord comme correctif aux conséquences négatives de la hiérarchisation de l'Église, notamment à titre de contrepoids au principe de substitution qui est au cœur du déploiement de ce modèle ecclésial d'exercice de l'autorité dans l'Église. Sachant que le catholicisme actuel cherche à dépasser ce modèle hiérarchique, ne pourrait-on pas se demander si le recours au principe de subsidiarité ne peut pas être considéré comme une entreprise réactionnaire? À tout le moins, l'application du principe de subsidiarité à l'Église ne doit pas être interprétée comme une reconduction, sous une forme plus viable, du modèle hiérarchique de partage de l'autorité dans l'Église. Il ne serait alors qu'un cataplasme qui ne servirait qu'à distraire du vrai problème qui est celui du maintien (par voie de sacralisation) d'un modèle ecclésiologique qui a largement fait son temps. Le véritable défi, c'est de se mettre à la recherche patiente de modèles plus communionnels de fonctionnement de l'autorité dans l'Église. Pour ce faire, on pourrait se laisser guider par la pratique des autres Églises chrétiennes et surtout par une écoute sérieuse des revendications des baptisés et des communautés qu'ils forment. C'est ce genre d'approche que nous aurions souhaité retrouver chez les intervenants théologiens, J.A. Komonchak (Washington) et J. Losada (Madrid), et dans les rapports des groupes de travail. Le premier fait surtout le point de la discussion jusqu'à ce jour. Le second s'aventure cependant davantage à dégager plus prospectivement les enjeux théoriques et pratiques de l'application à l'Église de ce vieux principe de philosophie sociale.

Enfin, on lira avec profit les réactions des autres confessions chrétiennes aux débats du colloque. L'évêque luthérien d'Oslo, le Dr Andreas Aarflot, rappelle le caractère avant tout fonctionnel de l'épiscopat et de la collégialité épiscopale dans sa tradition. Le Chanoine anglican Roger Greenacre, après avoir rappelé que l'anglicanisme est d'abord communion d'Églises autonomes, se demande si la recherche de l'unité dans la diversité ne se vivrait pas en sens inverse dans les confessions catholiques et anglicanes. Tandis que le catholicisme serait actuellement en quête de structures de promotion de la diversité, l'anglicanisme serait à la recherche de structures d'unité plus efficaces. Pour sa part, le Métropolitain Jean Zizioulas (Pergame) apporte un élément fort prometteur au dossier en proposant la notion de rassemblement d'Églises à la place de celle de rassemblement d'évêques.

Voilà donc un livre important.

René-Michel ROBERGE
Université Laval

José A. PRADÈS, **Persistance et métamorphose du sacré**. Actualiser Durkheim et repenser la modernité. Coll. « Sociologie d'aujourd'hui », Paris, P.U.F., 1987, 336 pages.

Professeur au département de sciences religieuses de l'Université du Québec à Montréal depuis sa fondation, l'auteur nous livre dans cet ouvrage une réflexion approfondie dont l'objectif consiste à suivre la ligne de fond qui alimenta la pensée d'E. Durkheim durant toute sa carrière, soit de construire une théorie anthropologique explicative du sacré et de la religion.

Pourquoi cet intérêt pour un classique que plusieurs considèrent comme un positiviste réducteur aux conceptions périmées? Pour deux raisons principales très clairement précisées dans l'introduction. D'abord le problème du sacré est toujours d'actualité, car sa prétendue

disparition dans nos sociétés modernes sécularisées ne signifie peut-être qu'une simple transformation de ses formes. Le problème mérite à tout le moins un examen attentif, prétend l'auteur. Ensuite il serait hasardeux de s'attaquer directement à la réalité sans recourir auparavant à la tradition intellectuelle des premiers grands chercheurs en ce domaine, ne serait-ce que pour vérifier la fécondité de leurs intuitions fondamentales.

C'est donc à titre de « programme de recherche » (p. 286) que J. Pradès s'intéresse à l'œuvre de Durkheim depuis 1980. Il a choisi ce sociologue parce que celui-ci est — paradoxalement — un homme profondément religieux, mais surtout parce que sa perspective anthropologique et sociologique de recherche lui paraît encore stimulante lorsqu'elle considère la nature religieuse de l'homme comme un produit de causes sociales et comme un objet de recherche que l'on peut traiter de façon scientifique. Cette piste de recherche, Pradès propose de l'appeler *religiologie* « dans le sens d'étude systématique du sacré et de la religion, à partir d'une conception anthropologique et générale qui se démarque de la conception théologique usuelle de ces réalités humaines » (p. 23). Le livre va dès lors relire l'œuvre durkheimienne dans cette perspective religiologique, voire *socio-religiologique* au sens d'une « théorie de la religion et une théorie de la société fondues dans une théorie de l'être humain » (p. 24). Au fil des pages, le lecteur est invité à découvrir de quelle façon Durkheim est progressivement devenu religiologue et de quelle façon Pradès est progressivement devenu un durkheimien soucieux de prolonger l'œuvre de son maître ! Bref, autant dire que cet ouvrage dépasse de loin le simple commentaire, aussi érudit soit-il, pour se situer plutôt dans la ligne d'un essai personnel de relecture contemporaine d'une œuvre passée.

L'ouvrage comprend trois grandes parties. La première porte sur la définition de la religion. Alors que la majorité des auteurs de son temps définissaient la religion à partir de la catégorie de « surnaturel » ou de « divinité », Durkheim a introduit un nouveau paradigme de recherche en définissant la religion comme l'administration du sacré. Cette catégorie de sacré ouvrait ainsi singulièrement le champ d'étude de la science des religions, puisqu'une telle catégorie inclut les deux précédentes. Pradès voit un intérêt essentiel dans une telle ouverture, car elle fournit une clé pour affronter l'étude des formes actuelles de sacralité. « Tout un pan de la culture de la modernité serait ainsi en dehors de l'analyse religiologique si l'on décide de fonder le concept de religion, exclusivement, sur les catégories de "divinité" ou de "surnaturel". » (p. 63). Trois éléments essentiels composent la définition de la religion retenue par Durkheim. C'est (1) un système solidaire de croyances et de rites (2) dont la principale caractéristique est leur rapport au sacré et (3) qui unissent tous les adhérents en une même communauté morale ou Église. Il s'agit d'une définition réelle et substantive, en ce sens qu'elle prétend dire ce qui est (ou non) religieux tout en accordant un statut de réalité aux phénomènes religieux.

Dans la deuxième partie, on passe de la définition de la religion à une analyse théorique des concepts de sacré et de religion. Le sacré s'oppose au profane par définition et il se distingue de la magie en une pluralité de formes. Il y a un sacré religieux et un sacré plus ou moins religieux, un sacré magique et un sacré plus ou moins magique ; toutes ces formes sont subsumées sous la catégorie générale de religion. Deux catégories sont particulièrement utiles pour faire une étude actuelle du sacré. Il s'agit des quasireligions (un sacré plus ou moins religieux) et des parareligions (un sacré magique et plus ou moins magique). Si le sacré et la magie sont interreliés dans la religion, il ne faut pas oublier un trait fondamental qui les distingue. La religion est essentiellement liée à une Église, alors que la magie est l'affaire d'une clientèle.

La troisième partie cherche à formuler une théorie explicative des origines du sacré et de la religion. La théorie sociétiste de Durkheim est bien connue. À partir d'une étude sur le totémisme australien, Durkheim fait l'hypothèse que l'origine et la persistance de la religion s'expliquent par cette réalité objective immanente qu'est la société. On sait que cette explication

sociétiste a été fortement critiquée et que plusieurs anthropologues affirment qu'il s'agit d'une hypothèse non fondée. Pour Pradès, « il est erroné de refuser une hypothèse théorique parce qu'elle serait une conjecture "non prouvée". Il suffit qu'elle soit une "conjecture plausible" pour qu'elle mérite d'être examinée avec attention. » (p. 270). L'auteur est en effet fortement convaincu qu'en dépit de toutes les critiques portées à son endroit, le concept de « principe totémique » est un concept religiologique de base toujours utile pour étudier la persistance et la métamorphose du sacré. Il s'attache d'ailleurs à montrer en conclusion la valeur heuristique de ce concept repris par nombre de chercheurs actuels, notamment R.N. Bellah dans son étude sur l'individualisme contemporain.

Le livre est fortement documenté et les références à l'œuvre de Durkheim abondent. Ce que j'ai apprécié le plus, c'est la rigueur méthodologique avec laquelle procède J. Pradès. On sent chez lui un souci constant de bien distinguer les niveaux épistémologiques (descriptif, conceptuel, explicatif) et un soin méticuleux pour clarifier constamment les enjeux scientifiques en présence. Sur chacun des problèmes, on nous présente l'état de la question, la position de Durkheim, les critiques et un effort pour dépasser ces critiques tout en étant conscient des limites de la pensée durkheimienne. L'auteur ouvre à tout moment des pistes de recherche qui aideront sûrement les étudiants désireux de poursuivre le grand projet socio-religiologique bien esquissé dans ce livre. À cet égard, je me permettrai deux remarques. Pourquoi tant insister sur la « religiologie » de Durkheim quand on sait que ce concept est d'origine récente et ne se retrouve pas dans ses œuvres? Au lieu de procéder ainsi, n'aurait-il pas été préférable de conclure en montrant de quelle façon la vision scientifique de la religion chez Durkheim rejoint et éclaire le projet socio-religiologique développé depuis quinze ans par les collègues de l'UQAM? Il me semble que J. Pradès aurait pu prendre le risque de revendiquer la paternité de son hypothèse sans chercher à lui donner un fondateur, si grand soit-il. De plus le désir de développer une anthropologie religieuse enfin adéquate ne doit pas minimiser le danger suivant : toute métathéorie risque toujours de déterminer à l'avance l'axe de nos recherches et même le statut de nos résultats. L'œuvre inachevée de Durkheim fournit heureusement un excellent antidote contre une telle prétention.

Camil MÉNARD

Université du Québec à Chicoutimi

EN COLLABORATION, **La création dans l'Orient Ancien**, Congrès de l'Association catholique française pour l'étude de la Bible (ACFEB), Lille (1985), présenté par Fabien Blanquart et publié sous la direction de Louis Derousseaux. Coll. « *Lectio Divina* », n° 127. Paris, Cerf, 1987, 533 pages (13.5 × 21.5 cm).

Ce volume recueille un choix des exposés donnés à un congrès de l'ACFEB. Après le « liminaire » de Fabien Blanquart — qui ne présente pas toujours d'une manière aussi lumineuse qu'on le désirerait le contenu des différents chapitres de l'ouvrage —, un article long et diffus écrit par Jean Ladrière (pp. 13-38) engage le débat en examinant « quel peut être l'apport de la réflexion philosophique à la compréhension de l'idée de création » (p. 13). M. Ladrière nous rappelle avec raison le caractère unique de l'idée biblique de « création » — l'univers créé —, qui n'est pas l'équivalent de l'idée philosophique de « nature ».

Une première grande partie du volume, intitulée *Les littératures comparées*, montre comment les littératures suméro-akkadienne, ugaritique et égyptienne voient le thème de la création.